

Le vendredi précédant le dimanche de *Laetare Jerusalem*, ces mots par lesquels, trois semaines avant Pâques, débute l'introït de la messe, Sigismond Lajoy chevauchait sur la route menant de Senlis à Compiègne. C'était une belle journée de Mars, cette époque incertaine où l'hiver chenu répugne encore à faire place au printemps naissant.

Après six ans d'études, Sigismond commençait sa carrière de médecin. Frais émoulu de l'Université de Paris, il avait obtenu sa licence mais sa satisfaction était teintée de déception.

Avec un étournement mêlé de tristesse, il avait vu ses maîtres, pourtant brillants et savants, perdre leur temps en vaines querelles ou rivalités stériles portant sur des points de détail de la doctrine. Pire ! Ils se jalouaient les uns les autres et allaient jusqu'à essayer de se voler leurs élèves. Ce comportement puéril n'était-il pas décevant de la part de cerveaux aussi illustres ? Il avait même assisté à une véritable guerre entre docteurs laïcs et docteurs des ordres mendiants, tout cela pour obtenir des chaires !

Déçu par les maîtres, il ne l'avait pas moins été par la méthode d'enseignement. Celle-ci consistait à commenter indéfiniment les doctrines d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien. Des maîtres certes dignes du plus grand respect. Mais n'eût-il pas été préférable de vérifier leurs théories avant que d'en discuter ? Quant à la pratique de la dispute pour ou contre (qui consistait à soutenir une thèse puis son contraire), elle développait sûrement la souplesse d'esprit, mais ne portait-elle pas plus à ergoter qu'à raisonner ?

Heureusement, il avait pu compléter les notions abstraites acquises à la Faculté par une pratique plus concrète. Son père, avocat, connaissait un médecin de l'Hôtel-Dieu, à Paris auquel il le recommanda. À ses côtés, pendant deux ans, il se colleta avec la réalité des maladies, chancres suintants, scrofules purulents et bubons enflammés.

Il était fier de porter le bonnet carré de médecin et, au doigt, l'anneau qui scellait son union avec la science. Une vieille tradition familiale dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, racontait qu'un de ses ancêtres avait jadis été médecin renommé à Cordoue. Il abordait sa carrière avec une ferme conviction : la meilleure méthode pour apprendre à soigner ses semblables était encore d'aller voir de près à quoi ressemblait un être humain. C'est dire que la proposition de son oncle, religieux à l'abbaye de saint-Corneille à Compiègne, arriva à point nommé : il lui offrait de seconder leur médecin qui se faisait vieux et ce, pendant la foire du Mi-Karesme : « L'afflux de population dans la ville, à cette occasion, amène un surcroît de travail et de problèmes », disait-il dans sa lettre. Le saint homme avait parfois des éclairs de lucidité qui confinaient à la voyance car, de s

problèmes, il allait effectivement y en avoir, plus qu'il ne pouvait même l'imaginer. Il concluait ainsi sa missive : « À toi de voir, ensuite, si tu désires rester ou non. »

Compiègne n'était plus très éloignée. Sigismond avait dépassé La Croix-Saint-Ouen et dans une petite lieue, il aurait atteint son but. La matinée avait été fraîche, recouvrant de gelée blanche l'herbe des talus, mais très vite, un soleil déjà printanier avait bu cette rosée encore hivernale. Plus on approchait du vieux Compendium, plus l'encombrement augmentait sur la route.

Un grand concours de marchands de toutes sortes se dirigeait vers la ville. Les plus modestes portaient leurs marchandises sur leur dos. D'autres employaient des brouettes dont les deux roues cahotaient sur le sol inégal, tantôt poussées, tantôt tirées. D'autres encore avaient sanglé ballots et couffes sur des bêtes de somme, ânes et mulets qui avançaient, résignés, titillés par leurs propriétaires. Les plus riches avaient des chariots à ridelles tirés par des chevaux ou des bœufs. D'aucuns employaient des colporteurs. Ils s'agissait de l'arrière-garde des marchands, la plupart étant déjà sur place depuis plusieurs jours, pour préparer la foire et louer leurs emplacements.

Les regrattiers, vendeurs de seconde main principalement chargés de sel, et les paysans des alentours faisaient également mouvement vers la ville, sachant que, malgré les quarante jours de carême et d'abstinence, il faudrait bien nourrir tous ces ventres affamés. Les chariots de légumes et de fruits côtoyaient les ânes transportant de longs tonneaux percés de trous remplis de poissons des rivières, viviers et étangs, nombreux dans la région.

À cette foule se mêlait celle des acheteurs de toutes conditions. Nobles dames sur leurs haquenées ou dans leurs chars bâchés et litières, attirées par les objets de luxe, fourrures, draps, vêtements, bijoux. Nombreux seigneurs, serviteurs ou écuyers du Roi qui venaient renouveler leurs écuries, les « bestes chevalines » ayant fait depuis longtemps la renommée de la foire de Compiègne.

Tous ces gens venaient pour acheter ou pour vendre mais, d'une pierre espérant deux coups, ils comptaient bien aussi profiter de leur présence dans cette ville pour y faire oraison et vénérer les saintes Reliques censées leur donner les clés de l'au-delà, de ce monde éternel où l'on peut sauver son âme. En effet, l'Église avait proclamé partout que le Pape promettait un an et quarante jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient l'Abbaye pour y honorer son saintuaire. Enfin, on avait notifié par crieurs « que le Roi mettait expressément sous sa sauvegarde les marchands qui se rendaient à la foire de Compiègne, principalement ceux des Flandres, du Ponthieu et du Vermandois, tant en ce

qui concernait leurs personnes que leurs biens, en temps de paix comme en temps de guerre ».

Sigismond savait que toutes les hostelleries étaient pleines et que les bourgeois qui louaient des chambres en leurs hôtels particuliers avaient été débordés par les demandeurs. La plupart des forains coucheraient dans des granges, des hangars ou sous des tentes aux abords de la ville.

« Compiègne est de tous biens plentives », disait Courtebarbe dans un fabliau bien connu *Les trois aveugles de Compiègne*. Le jeune homme pouvait constater que ce n'était pas mensonge.

Soudain, il remarqua une sorte de litière couverte d'une bâche et de tentures. Elle s'avancait en cahotant. Voilà un essieu qui prend une tournure bien inquiétante, se dit-il. À peine s'était-il fait cette réflexion que l'arbre cassa, comme c'était prévisible. La voiture s'inclina brusquement et une jeune fille fut projetée sur le sol. Il était tout près, il se précipita et la releva prestement. Les yeux de la jeune fille se plissaient de douleur chaque fois que son pied touchait terre.

— Vous avez une foulure de la cheville, lui dit-il doctement.

Elle n'eut pas le temps de répondre car un homme richement habillé s'était approché d'un air inquiet, en pressant son cheval.

— Que se passe-t-il ? dit-il d'un ton un peu agressif à cet inconnu qui enlaçait la jeune fille.

Elle le rassura aussitôt :

— Ne vous souciez pas, père, ce ne sera rien et monsieur que voici a eu la gentillesse de me relever.

— Qui êtes-vous ? demanda le père, toujours un peu sur la défensive.

Sigismond, charmé par la douce musique qui s'était échappée des lèvres invisibles de la belle, n'avait même pas eu l'idée de décliner ses qualités.

— Excusez-moi ! J'aurais dû me présenter tout de suite. Je suis Sigismond Lajoy, médecin de l'Université de Paris, pour vous servir, Messire, et vous aussi Damoiselle. Votre fille s'est foulé la cheville, monsieur. Si vous le permettez, je la banderai et, demain, il n'y paraîtra plus.